

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

TOUS LES JEUDIS.

2 fr. 50

563 B

21 Janvier 1943.



LOUISE CARLETTI *et* JEAN CHEVRIER
dans L'ASSASSIN A PEUR LA NUIT



REPOS HEBDOMADAIRE

Pour la première fois que le Cinéma existe, un décret émanant des autorités supérieures ordonne aux salles de clore leurs portes une fois par semaine. Le 12 janvier, tous les cinémas de France étaient fermés et cela se répétera dorénavant tous les mardis. Cela se passe aisément de commentaires et le fait même que cette décision ait été prise par le Comité d'organisation de l'Industrie Cinématographique qui représente les intérêts de la corporation entière démontre assez nettement que la mesure envisagée était inévitable. Economiser l'électricité était devenu un besoin impérieux pour tout le monde et le cinéma qui avait déjà eu à subir les rigueurs de la pénurie de courant dans les studios, se voit maintenant dans l'obligation de freiner la consommation dans les salles de spectacle.

On s'est habitué à toutes les restrictions, on s'habitue bien à celle-ci aussi. Dans les grandes villes, le public en sera quitte pour aller rendre une petite visite à Méphémène, cette sœur aînée qui se plaint à tort ou à raison, d'être quelque peu délaissée au profit de l'art jadis ouvert. Regrettons tout de même que l'on n'ait pas laissé aux directeurs la latitude de fixer eux-mêmes le jour de repos hebdomadaire ce qui eût permis un roulement. Nous ne serions pas tous privés de dessert le même jour...

UNE SEMAINE DU CINÉMA

Une Semaine du Cinéma aura lieu du 3 au 10 février. Durant ces 7 jours, tous les spectateurs payeront un droit d'entrée majoré d'un ou de deux francs selon les catégories de billets. Les sommes ainsi récoltées seront destinées au Secours National. En outre, comme l'année dernière, des photographies d'artistes dédicacées seront vendues aux enchères américaines au cours de deux séances ou bien mises en tombola. Il y a un an, on avait pu enregistrer un certain flottement dans la réalisation de ce programme. En effet, l'organisation de la Semaine du Cinéma ayant été déclinée à la dernière minute le Comité n'avait pas eu la possibilité matérielle de réunir toutes les photos dédicacées. Les gagnants durent se contenter sur l'instant d'un bon donnant droit à la photo qui par suite du surmenage des acteurs et peut-être aussi par suite de négligence, n'arriva dans certains cas que plusieurs mois plus tard.

Cette fois, cet écueil a pu être évité. Les photos seront réunies au préalable et réparties dans les différentes salles. Ainsi, l'heureux gagnant du sourire de Madeleine Sologne ou des dents de Fernandel pourra illico emporter sa proie.

(Charles FOHD.)

LES GRADES DU FILM POLICIER

Le film policier suit les mêmes évolutions que le roman du même ordre. Ce fut longtemps le menu fretin de la production. On n'aurait même pas pu penser qu'un tel film puisse être une œuvre et puis, d'expérience en expérience, des gens de qualité s'intéressant à cette forme d'expression, le genre a pris ses grades. Dans chaque pays, ce fut par une manière différente : les Américains avaient, avec le po-

le centre du sujet en est la conséquence.

On peut faire confiance à Delannoy pour participer à ce relèvement du film policier. Depuis qu'il a sorti *Fièvres*, on sait que cet homme est un grand réalisateur. Il manie dans *L'Assassin a peur la Nuit* des éléments aussi opposés que Louise Carletti et Mireille Balin; Henry Guisol, l'inéffable, et Jean Chevrier; Gilbert Gil et Jules Berry, une fois de plus vilain homme, une fois



Dans *L'Assassin a peur la nuit*, Jules Berry a pris son air noble pour rudoyer Mireille Balin.

licier, trouvé le secret du rythme; les Allemands surent appuyer sur l'ambiance; en France, on a longtemps hésité, cherché, on a eu peur de l'atmosphère trop lourde et on l'a dosée, agrémentée d'ironie, d'esprit. Cela nous a donné les aventures du commissaire Wens. Avec *Les Inconnus dans la Maison*, qui est, quoi qu'on dise, un film policier, on arrive directement, mais par des voies toutes autres, au film d'atmosphère.

Voici maintenant le film de Delannoy, *L'Assassin a peur la Nuit*. Là aussi, c'est un film d'atmosphère. On n'ose dire un film psychologique, ce terme effraie, car c'est une étiquette qui masqua trop souvent des films prétentieux et ennuyeux. C'est pourtant cela, il ne s'agit pas que d'une intrigue, d'une enquête policière avec ses coups de théâtre. Le crime domine le film, mais en reste un à-côté dans l'action. L'histoire d'amour, l'évolution du personnage, s'encadre entre deux « coups durs »,

de plus « exécuté » et plutôt deux fois qu'une. Delannoy contribue avec cette œuvre à la création d'un genre. Le cinéma français, en dépit de ses détracteurs, est en train de prendre sa forme et sa densité.

M. R.

NOTRE COUVERTURE

Nouveau couple ? Pourquoi pas, mais en tout cas, même provisoirement Jean Chevrier et Louise Carletti forment dans *L'Assassin a peur la nuit* un fort beau couple. Louise Carletti commence à trouver son personnage, à donner ce qu'elle promettait lors de ses débuts dans *Les gens du voyage* et qu'elle n'avait pas toujours tenu dans des productions un peu décevantes. Il est vrai que sous prétexte de sa fantaisie et de sa fraîcheur, on lui avait donné des rôles passablement inconsistants (il ne faut pas non plus généraliser, il y a eu *L'Enfer des Anges*).

Dans *L'Assassin a peur la nuit*, son calme, ses grands yeux, sa fraîcheur forment une belle opposition avec la beauté grave et l'angoisse virile de Jean Chevrier.

LES "GONCOURT" ...



Charles Vanel ne semble pas avoir trahi Octave Mirbeau dans son interprétation d'Isidore Lechat de *Les Affaires sont les Affaires*.

Chaque mois de Décembre ramène au premier plan de l'actualité le nom des Goncourt lorsqu'il s'agit d'attribuer le prix annuel, créé par le dernier survivant des deux écrivains et chargé de perpétuer leur nom jusque dans la nuit des temps littéraires.

Que ce prix rende service à la cause des lettres, on en a discuté fréquemment et âprement sans arriver à l'établir de façon précise. Qu'il rende service aux écrivains qui l'obtiennent — et même à ceux qui passent à côté — c'est indiscutable, le vainqueur voyant automatiquement son œuvre s'enlever à tous les étalages au point d'atteindre rapidement un tirage qui n'est jamais loin de 100.000.

Comment se fait-il que le Cinéma n'ait jamais essayé de profiter de cette publicité toute prête ? Car c'est un fait que l'on n'a jamais entendu dire, au lendemain de l'attribution du « Goncourt », qu'un producteur de films venait d'acheter les droits d'adaptation cinématographique de l'œuvre ée.

Et pourtant les producteurs ne méprisent pas la publicité. Ils auraient d'ailleurs bien tort de le faire, parce que, ainsi que l'a dit Lamartine, « le bon Dieu lui-même ayant besoin des cloches », on ne voit pas pourquoi un producteur de films se passerait de grosse caisse et même d'un solo de petite flûte. Or le prix Goncourt,

avec tous les articles, interviews, reportages, échos, indiscretions dont il est entouré, est bien plus et mieux qu'un solo de petite flûte : pour le moins un bel air de trombone.

Pourquoi le Cinéma ne s'intéresse-t-il donc pas aux Goncourt, à l'Académie Goncourt, au Prix Goncourt et autres manifestations de la chose goncourtienne ?

par
RENÉ JEANNE

Certains pensent peut-être que les ouvrages honorés du prix sont peu aptes à fournir la matière d'un film. L'argument n'est pas irrésistible car, étant donné la liberté avec laquelle certains producteurs et adaptateurs agissent à l'égard des œuvres littéraires, on ne voit pas bien pourquoi un roman ayant obtenu le Prix Goncourt jouirait seul du privilège de ne pas être vidé de son contenu pour ne conserver que le titre autour duquel l'attribution du prix a mis une auréole. D'ailleurs, pour prouver que des romans ayant obtenu le Prix Goncourt on peut faire des films tout

aussi bien que s'ils étaient intitulés *Monte-Cristo*, *Cartacalha* ou *Les Inconnus dans la Maison*, il y a eu — hier ou avant-hier — *Le Martyre de l'Obèse* d'Henry Béraud et *Nèze* d'Ernest Pérochon et il y aura demain Monsieur des Lourdinés d'Alphonse de Chateaubriant.

Non ! Il y a autre chose ! Car ce ne sont pas seulement les œuvres couronnées par les académiciens Goncourt qui ne savent retenir ni la curiosité ni les sympathies des Cinéastes, ce sont aussi les œuvres des académiciens eux-mêmes et aussi celles des frères Goncourt en personnes.

Dans l'œuvre considérable de ceux-ci, quels sont, en effet, les romans qui ont été filmés ? Les Frères Zenganno, développant de façon fort dramatique un cas de jalousie fraternelle dans le cadre pittoresque d'un cirque. Et c'est tout car s'il a été question de porter à l'écran *La Fille Elisa*, le projet, pour des raisons diverses qui ne vinrent pas toutes de la Censure, ne fut jamais mené à son terme.

Quant aux académiciens Goncourt, quels sont ceux en qui le Cinéma a vu des collaborateurs ou seulement des fournisseurs possibles ? Commençons par les disparus : Rosny Aîné n'a jamais reçu la moindre

Par deux fois, l'œuvre de Jules Renard, *Poil de Carotte*, fut portée à l'écran par Julien Duvivier. Cette scène, avec Henry Krauss et André Heuzé, est extraite de la première version.

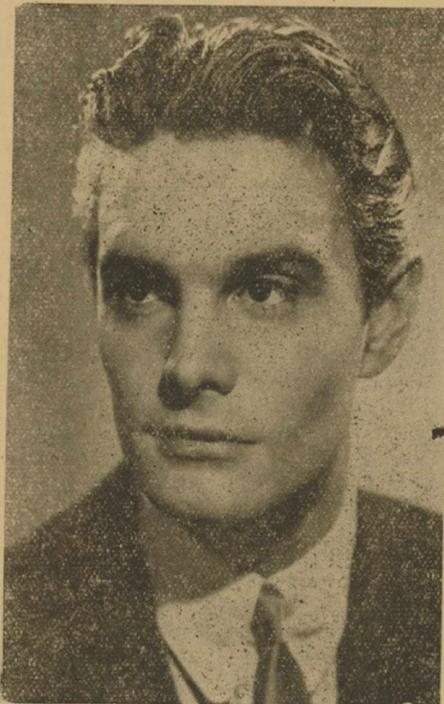


... et le Cinéma

proposition cinématographique — et pourtant que de sujets de films dans ses romans préhistoriques ou scientifiques — Léon Daudet non plus; Léon Hennique non plus, alors qu'il y a dans sa Mort du Duc d'Enghien un admirable sujet d'une intensité dramatique et d'une émotion des plus rares (Il est vrai qu'avant d'appartenir à l'écrivain ce sujet appartient à l'Histoire et que le Cinéma n'est pas plus allé le demander à l'Histoire qu'à l'écrivain); Pierre Champion aurait volontiers travaillé pour l'écran et il aurait rendu de grands services à celui-ci, mais aucun de ceux qui firent ou crurent faire des films historiques ne pensa jamais à lui demander ses avis ou ses conseils; Gaston Chéreau avait donné au Cinéma un de ses plus émouvants romans, Champi Tortu, dont Jacques de Baroncelli avait fait un film très touchant, mais en dépit de ce succès Gaston Chéreau mourut en 1937 sans avoir vu revenir à lui un producteur, même pas pour tirer une seconde mouture — parlante celle-ci — de son Champi Tortu. Tant pis pour le Cinéma ! Quant à J. K. Huysmans, Paul Margueritte, Pol Neveux, Judith Gautier, Paul Alexis, Henry Céard, Elémir Bourges, Raoul Ponchon, vous pouvez prononcer leurs noms dans les studios et dans les buildings des Champs-Élysées sans éveiller plus d'échos que s'il s'agissait d'écrivains ayant vécu à l'âge des cavernes ! Reste heureusement Courteline qui, avec Les Gaités de l'Escadron, Messieurs les Ronds de Cuir, Boubouroche, La Paix chez soi, Un Client Sérieux et quelques autres petits chefs-d'œuvre, est là pour nous prouver que tout ce que nous venons de dire est invention pure et pure calomnie, que les membres de l'Académie Goncourt et leurs œuvres occupent toutes les pensées, tous les songes du Cinéma français et que c'est vers eux que se ruent tous ceux qui se livrent à ce sport passionnant qu'est la chasse aux sujets. Il y a d'ailleurs bien eu deux Poil de Carotte de Jules Renard et Les Affaires sont les Affaires d'Octave Mirbeau.

Les vivants sont certes un peu mieux partagés que les morts et, sur neuf membres que compte actuellement l'Académie de la Place Gaillon, nous en pouvons bien trouver trois (du 30 % ce n'est pas mal !) dont les noms sont plus ou moins familiers aux spectateurs des palaces cinématographiques. Sans doute, Rosny Jeune n'est-il pas plus privilégié que son aîné; sans doute, Léo Larguier, Jean Ajalbert et René Benjamin n'ont-ils jamais eu à mettre les pieds dans un studio, mais étant donné la nature de leurs œuvres y a-t-il lieu de s'en étonner sérieusement ? Sans doute Lucien Descaves est-il un peu mieux traité, puisque, dans son important bagage où il y a quelques titres possédant tout ce qu'il faut pour mériter de devenir ceux de films à succès, ne serait-ce que La Clai-

rière, Oiseaux de Passage ou L'Attentat qu'il écrivit avec Maurice Donnay, il s'est trouvé une comédie, Le Cœur Ébloui, pour être portée à l'écran. Quant à M. de La Varenne, on a annoncé à plusieurs reprises que son roman, Nez de Cuir Gentilhomme d'Amour, allait être filmé... Souhaitons que son élection à l'Académie Goncourt ne



C'est Louis Jourdan qui aura la lourde et magnifique charge d'être M. de Tinchebraye (Nez de Cuir, Gentilhomme d'Amour) dans le film tiré du beau livre de La Varenne, le nouvel académicien Goncourt.

détourne pas de lui la sympathie du producteur qui avait formé ce projet.

Restent les trois à qui la grâce cinématographique a été accordée ! Vous les connaissez tous : Sacha Guitry — ce nom seul me dispense... — Roland Dorgeles qui connut la popularité de l'écran avec Les Croix de Bois et Partir et la connaîtra encore avec Le Château des Brouillards et Coup de Tête, Francis Carco enfin à qui la même faveur fut accordée avec Paname, Prisons de Femmes, et qui mériterait bien de la connaître avec L'Homme Traqué...

Quand on pense à l'énorme consommation de sujets, d'idées et de talents que fait le Cinéma français on ne peut s'empêcher de penser qu'il ne tire pas tout le parti qu'il pourrait du talent groupé sous la référence goncourtienne... Surtout quand

on voit avec quelle régularité il se tourne vers l'autre Académie, celle du bout du Pont des Arts; avec quelle constance et quelle générosité il puise dans le répertoire de ses membres, de Victor Hugo à Labiche, de Lamartine à Jean Aicard, de Victorien Sardou à Robert de Flers, de Lavedan à Claude Farrère, de Pierre Loti à Pierre Benoit et à Henry Bordeaux — deux romans d'Henry Bordeaux en moins d'un an ! — sans parler des pointes lancées de temps à autre dans l'œuvre d'André Maurois, de François Mauriac, d'Estauri, Paul Bourget, Mérimée, Jean Richépin, Emile Augier, Marcel Prévost !

Peut-être ceci explique-t-il cela, l'empressement envers les uns contrebalançant l'éloignement témoigné aux autres ! Mais c'est substituer un problème à un autre, répondre à une question par une autre question ! D'où peut venir cette différence de traitements ? Ce n'est pas parce que les académiciens du Quai Conti portent un uniforme dont ceux de la Place Gaillon sont dépourvus que le Cinéma français leur réserve ses sourires et ses chèques ? Alors ?

René JEANNE.

CINÉ-CLUB

les amis de
La Revue de l'Écran

Après le flottement provoqué par les fêtes et par les événements qui nous privent de notre local de la rue Sainte, notre séance de samedi dernier, au siège du Club, 43, Boulevard de la Madeleine, a marqué le regroupement de nos éléments vraiment actifs et s'intéressant aux choses du cinéma. La discussion fut pleine d'attraits, et le retour en arrière qui y fut fait n'engendra pas la mélancolie.

Nos séances se poursuivront donc au siège chaque samedi à 17 h. 30. Toutes autres réunions et manifestations pouvant avoir lieu dans le courant de la semaine seront annoncées en temps voulu.

Les renseignements sur le Ciné-Club seront fournis, et les demandes d'adhésion reçues, tous les jours ouvrables au siège social. Ainsi qu'il a été dit, il n'y a aucun changement dans le taux ni dans le mode de perception des cotisations.

Rappelons enfin que le dépliant 4 pages, résumant les buts et l'action du Ciné-Club, et contenant les Statuts, sera adressé gracieusement à toute personne en faisant la demande.

Je vais vous raconter LA DANSE AVEC L'EMPEREUR



« On fait venir la petite baronne à la cour... ».

J'aime beaucoup les histoires de famille, chacun ses goûts, je les aime surtout lorsqu'elles sont assez anciennes pour prendre un petit air de vieilles estampes. C'est ainsi que j'ai retrouvé parmi les ancêtres d'un de mes amis, les aventures de son aïeule Christine. On imagine communément une aïeule comme une vieille dame, c'est assez normal, et il est probable que cela dûl arriver à Christine, mais au moment où son histoire m'intéresse, c'était à en croire les portraits de famille une bien charmante et jolie femme... C'était à l'époque où les rois épousaient des bergères... Elle fit exactement le contraire, elle eut épouser l'Empereur d'Autriche... et ce n'était pas lui.

Voici comment se passèrent les choses. L'empereur Joseph II était en tournée d'inspection en Transylvanie. Or, Kléber, le bel aide de camp, utilisa le carrosse impérial un matin, naturellement une roue se brisa — il y a toujours une roue brisée dans ces aventures-là — Kléber demanda l'hospitalité au château le plus voisin... A vrai dire, il se présenta comme un parfait goujat, se fit gifler, trouva très spirituel de renverser un seau d'eau sur la maîtresse de céans... fut fort mal reçu jusqu'au moment où les armes de son carrosse le firent prendre pour son maître. Il se garda bien de nier la chose, l'idylle commença mal continua bien, excessivement bien... Ce fut de part et d'autre le commencement d'un si grand amour que Christine, un peu plus tard, écrivait à son

amant une lettre très enflammée. Mais cette lettre évidemment, elle l'envoya à l'empereur. Étonnement, curiosité à la cour, on fait venir la petite baronne du fin fond de sa Transylvanie, elle s'aperçoit de sa méprise. Chagrin, larmes... L'empereur commence à la trouver charmante... On cherche sans le trouver celui qui a pu se substituer au souverain. Sans le trouver, car Kléber est reparti en voyage, reparti en Transylvanie à la recherche de ses amours.

Arrive l'anniversaire de l'empereur. Grand bal, Christine danse avec Joseph II et chacun la considère très sérieusement comme officiellement fiancée. Elle-même, à vrai dire, ne sait plus très exactement où elle en est. Après tout, l'empereur pour être moins brillant que son aide de camp, est jeune et assez aimable homme. Seulement Kléber arrive sur ces entrefaites et cela complique sérieusement les choses. Naturellement, les amoureux commencent par se dire un certain nombre de choses très désagréables. Elles estiment avoir dupé, trompée, que l'on s'est moqué d'elle. La réputation disons... légère de Kléber n'est pas pour la faire changer d'avis. Lui, par contre, lui qui est amoureux pour tout de bon, lui qui commence à trouver les histoires sentimentales beaucoup plus graves qu'il ne l'imaginait, n'est pas content du tout.

Comment, il fait un long et pénible voyage pour trouver Christine, il arrive dans un château vide, il revient à la Cour pour

la voir presque dans les bras de l'empereur ? Mettez-vous à sa place, franchement, ce n'est pas drôle, mais pas du tout ! Par-dessus le marché, il risque tout simplement sa tête, car l'empereur continue à rechercher l'usurpateur momentanément de son titre et Christine, dans ses moments de colère, annonce froidement qu'elle va le dénoncer. Querelles d'amoureux que tout cela, mais les circonstances risquent de leur donner une conclusion tragique. Un jour, dans un moment de jalousie, Kléber fait irruption dans une pièce où Christine et Joseph II ont un entretien qu'il suppose galant, il est violent et avoue l'histoire du carrosse. On l'arrête, on le juge... Mais entre temps, Marie-Thérèse, la vieille impératrice mère, est intervenue, elle a ce mot : « Nous cherchons un gouverneur pour la Transylvanie, il faut quelqu'un qui puisse le remplacer... Kléber a prouvé qu'il pouvait être cet homme. »

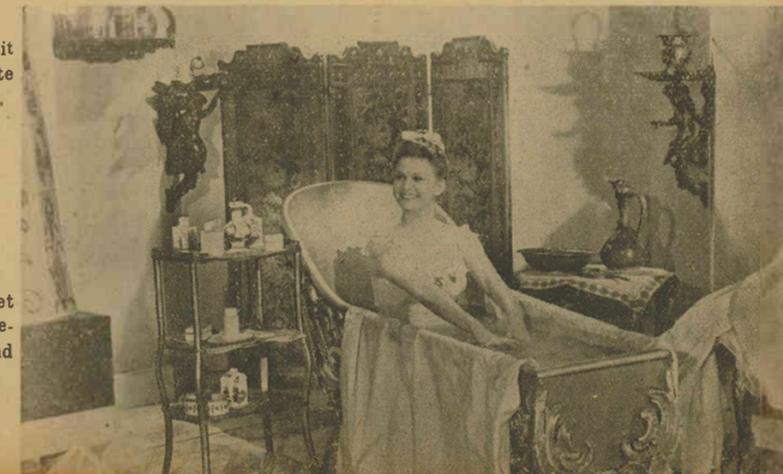
Ce qui était somme toute la meilleure manière d'arranger les choses entre gens d'esprit. A la cour, la vie reprit monotone. Sur les routes de Transylvanie un carrosse emmena la jolie baronne et le nouveau gouverneur... Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas trouvé d'autres sujets de disputes, mais cela, l'histoire ne le dit pas.

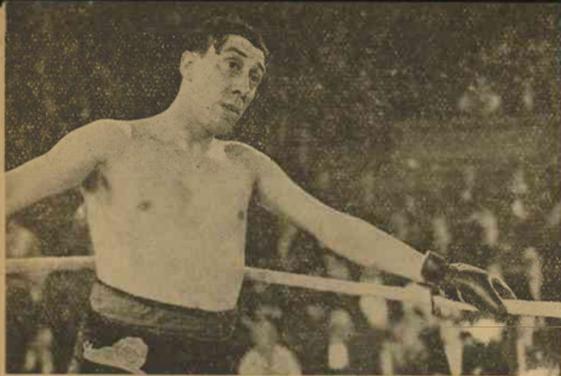
R. de LECRAN.



A droite :
« ... Christine était une bien charmante et jolie femme... ».

A gauche :
« Ce fut de part et d'autre le commencement d'un si grand amour... ».





Dans Les Rois du Sport, Fernandel a l'air complètement « groggy ».

D'Italie nous apprenons que Carmine Gallone entreprend la réalisation d'un film consacré aux mœurs américaines et intitulé Harlem, dans lequel on verra entre autres attractions un match de boxe. Cette nouvelle nous a remis en mémoire un autre film de Gallone, Un Soir de Raffle, au cours duquel on pouvait admirer un match dont Albert Préjean était le héros. Un souvenir amenant l'autre, nous avons pensé à ces nombreuses manifestations pugilistiques, que les metteurs en scène de différents pays ont filmées à notre intention. Les boxeurs ont toujours été considérés comme un élément photogénique et les exhibitions d'un Georges Carpentier ou d'un Jack Dempsey ne sont point faites pour démentir cette affirmation. Depuis un quart de siècle, les opérateurs d'actualités ont braqué leurs appareils sur chaque match de quelque importance et les plus célèbres documents du genre sont certainement ceux relatant le combat historique Carpentier-Dempsey du 2 juillet 1921, celui du match Tunney-Dempsey et enfin celui du match Carpentier-Siki. Il était inévitable que, se trouvant en face de personnalités à la fois aussi photogéniques que populaires, les producteurs pensent à les utiliser autrement que dans des reportages d'actualité. Presque tous les grands boxeurs de notre époque ont fait du cinéma, avec plus ou moins de bonheur. Notre « Georges national » fut un des premiers à franchir les portes d'un studio. Vers 1921, il fut le

héros du Roman de Carpentier, du Trésor de Kériolet et de L'Homme Merveilleux. Ce dernier film, tourné en Amérique, le vit entouré d'une nuée de belles filles plus aguichantes les unes que les autres. Après plusieurs années, Carpentier reparut dans La Symphonie Pathétique, un film d'Henri Etiévant, où il joua aux côtés d'Henry Krauss. Survint une nouvelle éclipse, puis Carpentier vint au film parlant avec Toboggan qui marqua également les débuts de metteur en scène de Henry Decoin. Depuis ce film où il eut Arlette Marchal pour partenaire, le champion français n'a plus joué au studio.

Le grand rival de Carpentier, celui que l'on appelait Tiger Jack, a été à l'époque du match de New-Jersey le héros d'un film à épisodes intitulé Jack sans Peur. Le succès qui fut immense resta pourtant sans lendemain et par la suite, nous ne retrouvons Jack Dempsey au studio que pour des petites comédies sans prétention et en deux bobines. Les producteurs américains ne surent pas exploiter l'énorme popularité du vainqueur de Carpentier. Toutefois, quinze ans après sa fameuse victoire, le metteur en scène W. S. Van Dyke songea à lui pour lui confier le rôle de l'arbitre dans Le Héros des Dames, film interprété par Max Baer et Primo Carnera. Ce film débutait par une histoire de music-hall

Le Dernier Round, avec Attila Hörbiger, nous permettait de jeter le classique « coup d'œil indiscret » sur les coulisses des grands matches.



6 LES SECONDS DEHORS !

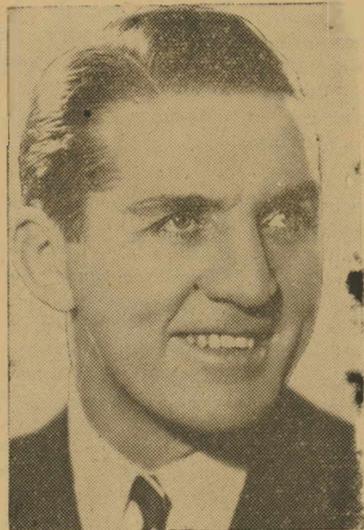
FILMS DE BOXE ET CHAMPIONS A L'ECRAN

assez adroite et le match au cours duquel on voit défiler toutes les anciennes gloires du « Noble Art » était d'un dynamisme étourdissant. Depuis son retour en Italie Primo Carnera a été l'interprète de nombreux autres films parmi lesquels nous ne citerons que La Couronne de Fer et Le Masque Noir, mais il ne s'agit plus là de films de boxe. Les réalisateurs italiens se contentent maintenant de faire appel à la puissante plastique de l'ancien champion, à son physique de brute bon-enfant et ne lui donnent plus guère l'occasion de faire des démonstrations d'art pugilistique. Il

par
**CHARLES
FORD**

entre autres dans La Charmeuse et le Boxeur. Et n'oublions pas Battling Siki tragiquement disparu, héros d'un film Knock-Out, tourné par G. Lyn avec des capitaux hollandais.

Knock-Out ! Ce titre à la fois incisif et direct nous amène à parler des films de boxe en général, car si le cinéma a fait bonne consommation de champions, il a aussi confié à maintes reprises des rôles de boxeurs à des acteurs en renom. Il y eut trois films portant le titre de Knock-Out. Outre celui qui fut la dernière manifestation de Battling Siki avant sa fin tra-



Georges Carpentier, au sourire si photogénique.

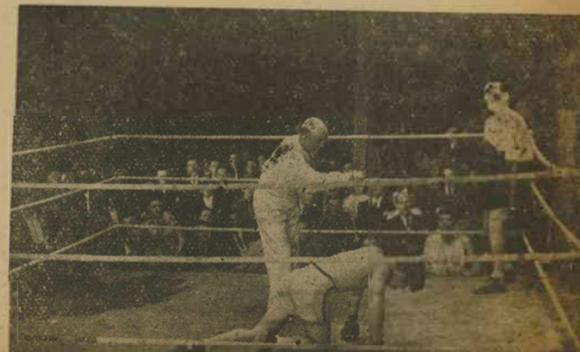
en va de même pour un autre ancien boxeur italien, Enzo Fiermonte, que nous retrouvons assez souvent dans les distributions de films transalpins. La liste des boxeurs-artistes n'est point encore close. Luis Firpo fut le héros de plusieurs films tournés dans son pays natal, l'Argentine, et par-dessus le marché il fut l'entraîneur de Buster Keaton et son conseiller technique pour une comédie dont l'action se passait dans les milieux de la boxe, tout comme Dempsey avait été le professeur de Rudolph Valentino. En Allemagne, le champion Curt Prenzel, mari de la vedette Fern Andra, fut le protagoniste de quelques films où il jouait aux côtés de sa femme, exemple qui fut repris de nombreuses années plus tard par Max Schmeling, époux et partenaire d'Anny Ondra,



Feu Sacré sera le troisième film dans lequel nous verrons Georges Flamant en boxeur. Retour au passé ou vocation nouvelle ?

gique, il y eut un film américain avec Milton Sills et un film belge d'Armand du Plessy interprété par Gaston Jacquet — un Gaston Jacquet encore plein de jeunesse et de vigueur — par Elmiré Vautier et le boxeur-chanteur-guitariste nègre Louis Brody qui, après avoir roulé sa bosse dans tous les pays d'Europe Centrale, est revenu à l'écran tout récemment dans le rôle d'un roitelet cafre du Président Krüger. En Amérique, des acteurs comme Milton Sills et Reginald Denny, anciens boxeurs professionnels, ce dernier protagoniste du célèbre Kid Roberts, gentleman du ring, William Russell, Charles Ray (Le Cercle Enchanté), Wallace Reid dont Le Champion fut le dernier film avant sa disparition prématurée, Jack Holt (L'Antiquaire) James Cagney (Tout au Vainqueur), Wallace Beery (Le Champion), Wayne Morris (Le Dernier Combat), John Garfield (Je

Dans Le Grand Combat, Jimmy Gaillard a été envoyé au tapis. Marcel Thil compte les seconds et Georges Flamant attend. Moment traditionnel du film de boxe.



suis un criminel) et George Walsh avec son étonnante silhouette de boxeur 1900 dans Bowery furent successivement des boxeurs dans de nombreuses histoires dramatiques et sentimentales.

Les films de boxe ne sont pas aussi abondant dans la production européenne, mais il faut bien dire que si leur technique n'atteint pas toujours celle d'Outre-Atlantique, les scénarios sont plus variés et ne se résument pas de la façon suivante, chère aux réalisateurs américains : un champion malheureux en amour se laisse tomber de plus en plus bas. Le jour du grand combat qui doit décider de sa vie, au moment où tout semble perdu, l'objet de son amour apparaît devant le ring et lui chuchote des paroles réconfortantes entre les cordes. Le champion se ressaisit, gagne le match et le cœur de la jeune première. Cette petite histoire simpliste est à la base de presque tous les anciens films du genre. Aujourd'hui, on essaie d'innover.

Les Allemands ont produit récemment



Marcel Thil a débuté dans Le Grand Combat. Poursuivra-t-il sa carrière cinématographique ?

Le Dernier Round, avec Attila Hörbiger et Camilla Horn, un film à grande tension dramatique, et dans la production française, Le Grand Combat qui mettait aux prises sur un ring Georges Flamant et Jimmy Gaillard avec participation de Marcel Thil, sera bientôt suivi de Feu Sacré où Georges Flamant reparaitra encore une fois dans ce rôle qui fut le sien dans la réalité pendant une certaine période de sa vie. Le genre humoristique est également représenté. André Roanne fut, au temps du film muet, le héros de la charmante comédie d'Alex Madis Chouchou poids plume, Chevalier, un Jim Bougne, boxeur, tandis qu'Arnaud, au début du parlant, assénait un Direct au Cœur, que Bach devenait Le Champion du Régiment et que Fernandel faisait piètre figure dans Les Rois du Sport.

Nous avons nettement l'impression que le véritable grand film de boxe européen reste encore à tourner. Qui le produira ? On n'en sait rien. Mais nombreux sont ceux qui voudraient à nouveau vibrer à la projection de scènes aussi dynamiques et fiévreuses que celles que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de voir. Un combat de boxe bien réglé, avec un découpage et un montage adroits, peut être une des choses les plus passionnantes et les plus bouleversantes du cinéma. Pourquoi nous en priver ?

L'ETRANGE EVOLUTION DE HANS ALBERS

La carrière de Hans Albers, vedette de **Sergent Berry**, est certainement une des plus curieuses du cinéma européen. En effet, plus cet artiste va de l'avant, plus ses rôles deviennent sympathiques et légers, plus cet interprète prend du charme et se défait de ce qu'il avait de brutal. L'histoire cinématographique de Hans Albers se compose de trois chapitres très différents dont le premier prend naissance en même temps que l'acteur de théâtre fait son entrée dans un studio. C'est l'époque où très rapidement le nom de Hans Albers devient synonyme de bellâtre, de maître-chanteur et de séducteur sans scrupules. Les films muets parmi lesquels **Le Chevalier Casse-Cou**, **Oh miss Anna**, **L'Ecole du Divorce** et de nombreux autres nous montrèrent en Hans Albers, troisième rôle antipathique à plaisir. C'est avec impatience que l'on attendait le moment inévitable où le jeune premier du film le rossait d'importance...

On peut dire que cette première époque de la vie cinématographique de Hans Albers, époque la plus ingrate de sa carrière, prit fin presque en même temps que le cinéma muet. Avec les premiers films parlants, il évolua. Sa personnalité devenait plus étoffée, plus rude aussi, mais en même temps moins repoussante, plus humaine pour tout dire. En France, si nous mettons à part **L'Ange Bleu** et **Peer Gynt**, nous n'avons pas beaucoup de points de re-

père pour juger le Hans Albers de cette deuxième époque. Presque tous les grands films interprétés par lui durant les six ans qui précéderent la guerre furent tournés en deux versions, le public français ne pouvait pas se familiariser avec le nouveau héros qui, dans les versions françaises, était remplacé par d'autres, comme par Jean Mural, dans **La Nuit est à nous**, Pierre Blanchard dans **Au bout du monde** ou André Brulé dans **Les Gens du Voyage**. Les quelques films projetés en version doublée (**Savoy Hotel**, **On a arrêté Sherlock Holmes**, etc...) laissaient pourtant voir qu'Hans Albers nouveau style n'avait plus rien de commun avec celui qui provoquait la colère et le dédain des spectateurs du cinéma muet.

Aujourd'hui, un troisième Albers pèree sous l'autre. C'est le comédien léger, spirituel, gai et enjoué que nous révéla **La Fugue de M. Petterson** et qui trouva sa consécration dans **Sergent Berry** qui donne à notre homme l'occasion de briller de toutes ses nouvelles qualités, insoupçonnées il y a quelque trois ans à peine, qui se sont affirmées d'une façon définitive dans cet-

te production. Herbert Selpin semble être le metteur en scène qui, le premier, ait deviné les trésors de fantaisie qui dormaient en cet acteur à puissante carrure, mais aux yeux pétillants de malice et d'ironie. L'association Selpin-Albers, qui avait déjà donné ce film plaisant : **La Fugue de M. Petterson**, s'est regroupée pour **Sergent Berry** qui est un film fait sur mesure pour notre héros. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre, bien au contraire, puisque Albers y déploie beaucoup de fantaisie et une verve à tout casser.

On peut dire qu'avec **Sergent Berry**, Hans Albers a trouvé la synthèse de sa véritable personnalité. Herbert Selpin lui a été d'une grande aide, car il s'est attaché à tout mettre en œuvre pour donner à son « poulain » un cadre digne de lui. Au cours des joyeuses péripéties de **Sergent Berry**, Hans Albers a mille occasions de faire rire, de faire rire de bon cœur. Le voici acteur comique ! Qui eût pu prédire cela il y a quinze ans ?

F.



Au milieu des girls court-vêtues ou parmi les Indiens emplumés, Le Sergent Berry semble à la hauteur de toutes les situations...



"Haut le Vent" - un beau titre -
vous fera aimer

UN BEAU PAYS

Quelle simplicité, à la fois grave et aimable, se dégage de ces intérieurs basques, dont **Haut le Vent** nous donne une image apaisante et sincère.



Gracieuse et Ramuntcho ? Non, Francine Bessy et Gilbert Gil, le couple juvénile de **Haut le Vent**.

duire les cinéastes comme ils ont séduit les romanciers. **Haut le Vent** nous contera l'histoire de l'un d'eux, un homme à la fois rude et tendre, aux prises avec une tâche immense, dans des paysages d'une sobre grandeur. Il faut se réjouir que ce François Asearra ait pris pour nous les traits de Charles Vanel. Nous n'aurons aucune peine à l'imaginer issu de cette terre, vivant dans une « etche » meublée simplement, faisant partager aux uns et aux autres sa sauvagerie et sa bonté. On peut déjà être certain que tant de force jointe à tant de douceur lui vaudrait bien à la fin le cœur de Gisèle Etchegaray, alias Mireille Balin. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, Gilbert Gil et Francine Bessy y trouveront, eux aussi, la plus idyllique des récompenses. Mais ce qui importe à titre au moins égal, c'est que le cinéma se sera une fois encore approché de sa mission : faire connaître, faire comprendre... A travers les parties de pelote et les paysages grandioses, nous aurons entrevu, peut-être, l'âme d'une contrée.

G. G.



Sous une lumière éclatante, dans ses habits de fête, un peuple danse...

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Rédacteur en chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction Gef GILLAND

Abonnements France :

1 an : 85 frs.; 6 mois : 45 frs.

Suisse :

Charles DUCARRE, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;

Etranger U. P. :

1 an : 130 frs. ; 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs. ; 6 mois : 85 frs.

(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 466-62 - Marseille

LA CRITIQUE

FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ.

Il y a encore de beaux jours pour le mélo au cinéma. Le genre a ses admirateurs que lui ont acquis, sans doute, les grandes réalisations du style larmoyant. Il a également des circonstances atténuantes lorsqu'il permet une débauche de costumes et de décors flambants et rachète ainsi un excès par un autre. Pour **Fromont Jeune et Risler Aîné**, il semble qu'on ait inventé une époque spéciale, terne et maussade comme la cour de l'usine qui est une sorte de lieu géométrique de tout le film. L'œuvre d'Alphonse Daudet est assez connue pour avoir de par son titre des lecteurs, spectateurs par extension. Léon Mathot s'est contenté de suivre scrupuleusement et sur un ton un peu monocorde les ambitions de Sidonie, la lâcheté de Fromont et la niaiserie de Risler qui finira tout de même par sauver les apparences. Mais tous les caractères ont vieilli et on leur accorde une importance vraiment trop excessive. Ce qui les perd, c'est moins Sidonie qu'une espèce de concession continuelle à la médiocrité. Elle déteint sur les canailles de l'histoire comme sur le brave Risler qui est vraiment trop bête. Considérations purement gratuites d'ailleurs sur un thème mal interprété. Mireille Balin fut très souvent plus mauvaise et son physique justifie à peu près son personnage. Jean Servais revient avec une allure de gravure de mode et un magnifique timbre de voix. Georges Vitray est excellent dans le rôle de Risler Aîné ainsi que Larquey dans celui du caissier Planus. Francine Bessy a un visage assez curieux et un talent certain. La surprise de l'histoire, c'est Junie Astor en blonde et en femme honnête. Magnifique interprétation de Marguerite Pierrey, mauvais ange de Mireille Balin. Bernard Lancret passe à peu près inaperçu.

G. G.

LA DUCHESSE DE LANGEAIS.

On pouvait tout craindre dans la tentative de mettre — encore une fois — Balzac à l'écran, encore que la présence de Jean Giraudoux fût une sorte de garantie. Mais on pouvait tout craindre de cette curieuse surimpression de Giraudoux sur Balzac. Cela ne pouvait que contribuer à la surprise que l'on éprouve dans le film.

On a su ne pas trahir Balzac et réaliser une fort belle chose. Ce cas est presque unique dans l'histoire des transpositions d'œuvres littéraires, presque unique puisque l'on a respecté l'œuvre à très peu de détails près. Giraudoux a su prendre dans les pages de Balzac la quintessence de l'esprit et la totalité du dialogue qui s'y trouvait déjà, il a fait, semble-t-il, « quelques raccords »... Je dis bien : semble-t-il, car en réalité ces raccords représentent une véritable œuvre nouvelle, mais avec un tel tact, un tel abandon volontaire des formules habituelles à Giraudoux que l'on peut constater combien il est agréable de voir les gens très intelligents se mêler de cinéma. Cela donne une œuvre de choix, très soignée sans être apprêtée, en ce qui concerne la part de Jean Giraudoux. Celle de Baronecelli en est digne. Réalisateur souvent intéressant, mais généralement déconcertant, Baronecelli a exactement transposé le livre. Mise en scène solide, étoffée, passant de certains gros morceaux à effets pour arriver à une force d'atmosphère fort aiguë, notamment dans la scène du dîner entre le Vidame de Pamiers et la Duchesse, cette scène où Edwige Feuillère attend Montriveau qui ne vient pas et dresse l'oreille au moindre



Ceux qui ont des souvenirs de cinéma assez anciens pour se rappeler le couple étonnant que formaient Elisabeth Bergner et Hans Rehmann dans la version muette de La Duchesse de Langeais apprécieront le mérite qu'Edwige Feuillère (ci-dessus) et Pierre Richard-Willm eurent à affronter semblable précédent, et à n'en point sortir diminués.

bruit. Par contre, il faut lui imputer aussi bien qu'à Giraudoux une déformation du personnage incarné par Aimé Clariond et quelques scènes rajoutées, comme celle du Palais-Royal qui déroute inutilement et décadrait l'ensemble, si l'ensemble n'avait une telle richesse.

Edwige Feuillère est une duchesse racée telle qu'on la rêvait, elle a su dessiner ce rôle difficile parce qu'il n'est qu'en nuances imperceptibles et ne permet pas de se livrer aux « grands jeux et grands effets ».

Est-ce cette classe inouïe qui impressionne Pierre Richard-Willm ? Peut-être, en tout cas, il a renoncé à ses habitudes, stoppé ses outrances, on ne lui laisse pas faire grand'chose, mais il le fait bien. Son général est bien, on en soupire d'aise ; il pouvait tout démolir. Granval, lui, fait du Vidame de Pamiers une figure très... balzacienne, truffée de notations justes et d'une sensibilité extrême. Tous ses moments sont bons, nets et sans bavures. Aimé Clariond est assez injugeable, il a du talent, il le garde forcément, mais son rôle de Fouché va bien le gêner dans sa carrière, il est condamné à être sans cesse comparé à lui-même et il y a des choses que l'on ne peut quand même pas recommencer à tous les coups. Les autres font un peu partie du décor. De tout cela, il ressort une impression de glaçage extrême, de fini et pourtant cela porte, cela touche comme une histoire de midinettes. Il y a bien des gens qui viennent vous dire que c'est un film « à lire »... Ce serait déjà une référence, c'est si rare... Et Baronecelli marque un point, il a su habiller un texte de grande classe qui aurait pu l'enliser.

R. M. A.

SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Maurice Cam va bientôt tourner un film policier intitulé *Tigris*, dont Louis Jourdan sera le héros.

— Un engin a explosé dans la voiture de Henri Béraud, l'auteur du *Martyre de l'Obèse*, pendant que celui-ci était au restaurant.

— Harry Bair va interpréter *Mon Oncle Benjamin* pour les films Orange.

— Jean Giraudoux a été nommé conseiller artistique et littéraire de la société Pathé. Chez Gaumont, c'est Pierre Apestéguy qui est directeur littéraire.

— Un autre engin a fait explosion devant l'immeuble occupé à Manosque par Jean Giono.

— Sacha Guitry prépare un film nouveau. Il s'agirait de la vie glorieuse de la Mallbran, Georgette Boué y ferait ses débuts à l'écran.

— Henry Guisot sera le partenaire de Viviane Romance dans le prochain film que celle-ci va tourner à Nice.

— Michel Simon sera Barbe-Bleue dans un film qui sera tourné en Suisse d'après un scénario original d'André-Paul Antoine. On cherche les sept femmes...

— Parmi les douze films que prépare la société UFA pour la première tranche de sa production 1943, citons :

Le Baron Munchausen, aventures humoristiques en couleurs, mise en scène de Josef von Baky, avec Hans Albers, Brigitte Hornay, Hermann Speelmann, Ilse Werner et Ferdinand Marian.



Je suis amoureuse, comédie de Harald Braun avec Marika Rökk, Victor Staal, Mady Rahl, Hans Brausewetter et Aribert Wascher.

le quart PESTRIN

(Œu Pétilante)

dans tous les Cafés

Histoires d'Amour, film de V. Tourjansky évoquant la vie du peuple berlinois, avec Willy Fritsch, Pannelore Schroth, etc.



Dernière Aventure, c'est celle d'un médecin dans une ville inconnue. Réalisation de Gerhardt Lamprecht avec Willy Birgel, Victor Staal et Lotte Koch.

L'Épouse d'après une pièce comique, avec Jenny Jugo.

Les Yeux de l'Amour, histoire d'un artiste aveugle tournée par Alfred Braun avec Kathie Gold et René Deltgen.

Trafic Frontière dont l'action se passe à Salzbourg, réalisé par Hans Deppe avec Willy Fritsch et Hertha Keller.

Une femme pour trois jours, comédie de mœurs matrimoniales.

Il y aura également un nouveau film de Rolf Hansen avec Zarah Leander et Hans Stüwe, deux productions en couleurs de Velt Harlan avec Christine Soderbaum et un film de guerre du prof. Karl Hiller.

Ristor Orko, directeur de la société de production Finlandaise Suomi-Film, a fait à l'Université de Berlin une conférence sur le Cinéma Finlandais. Cet exposé a été accompagné de la projection de fragments de nouveaux films finlandais : *W. M. W. G. Les Artistes*, *La Fiancée du Radom* et *Notre Combat*.

Hans Steinhoff a commencé la réalisation d'un film intitulé *Gabrielle Dambrone* d'après la pièce de Richard Billinger *En Haute Mer*. L'interprétation est assurée par Gusti Huber, Siegfried Breuer, Christl Mardayn et Ewald Babser.

En Italie, on se prépare à tourner un film intitulé *Versailles* dont le traité de 1919 sera le thème principal.

Dans une correspondance de Solta, *Le Film à Lyon* annonce que quatre films français ont été projetés en Bulgarie au cours de l'année 1942. Ce sont *Les Rois du Sport*, *Les Jumeaux de Brighton*, *La comédie du Bonheur* et *Une femme dans la nuit*.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTION PARTICULIERE
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 80-93

C'est le 22 février que sera donné au studio Photosonor le 1er tour de manivelle des *Roquevireux* d'Henry Bordeaux. Les rôles principaux sont interprétés par Charles Vanel et Annie Ducaux, la mise en scène est de Jean Dréville.

A l'instar de Georges Péclet qui avait fondé l'Arca-club du Cinéma, Albert Rancy vient de lancer les *Cavalliers du Cinéma*, manège qui a été inauguré tout récemment et où les artistes pourraient recevoir des leçons élémentaires d'équitation.

Georges de Trébert, frère d'Irène de Trébert, a réglé les scènes du Bal Mabile de *Monsieur des Lourdes*.



On lit dans le N° du 17 Janvier de « Sept Jours », à propos de Louis Jourdan :

« Pendant l'été 1939, il a tourné avec Charles Boyer et Michèle Morgan *Le Corsaire*... »

Erreur de Michèle, il s'agissait d'Alfa et non de Morgan ! Et puis loin, parlant de La Vie de Bohème :

« Rodolphe fera battre bien des cœurs, aux côtés de Musette (Gisèle Pascal) et de Mimi (Assia Noris) une jeune artiste italienne... »

Si jeune artiste italienne il y a en effet, ce serait plutôt Maria Telis... »

En même page, voici pour Kate de Nagy :

« Après cinq ans d'absence, Kate de Nagy revient à l'écran. Elle tourne aux Studios Gaumont *Mathia la Méliée*. Elle se croit revenue au temps de ses vingt ans quand, en 1932, elle tournait dans les mêmes studios *Turandot, Princesse de Chine*... »

Le 22 novembre, différentes manifestations se sont déroulées à la Clotat en l'honneur du grand savant français Louis Lumière. A 15 heures eut lieu l'apposition sur la gare de La Clotat d'une plaque commémorative... Ensuite, une conférence fut faite dans la salle de la Mutualité... »

Quel dommage, tout de même que les événements aient obligé à renvoyer sine die une fête aussi réussie... »

Et pan sur le bec ! Ceci se passe chez nous, pour nous apprendre, dans notre numéro de Noël, à la page consacrée aux hommes en habit, on a pu admirer un magnifique cliché de Michel Simon en veste blanche. Bien entendu, personne ne sait pourquoi, personne n'est responsable. Et notre secrétaire général d'insister qu'avec Michel Simon, il faut s'attacher à tout, et de nous citer à l'appui quelques histoires genevoises...



Il nous semblait pourtant que Turandot avait été tournée, non pas chez Gaumont, mais à Berlin, dans ses deux versions et en 1934.

Présent public, à propos de La Belle aventure, un article intitulé :

Marc Allégret croyait faire débiter Berthe Bovy, mais... On y lit qu'un démenti à cette *Queguina* est apporté par l'artiste elle-même qui rappelle au studio qu'elle avait fait partie de la distribution de *L'Assassinat du Duc de Guise* en 1908. Marcel Achard, présent aurait dit : « Mais qui se souvient de ce film et de Le Bargy, meilleur-connu... » Et l'échotter de cauchemar : « Et de fait, Marc Allégret peut encore affirmer avoir découvert Berthe Bovy au cinéma... »

Le seul ennemi est que tant de gens à la fois aient oublié que sans remonter à *L'Assassinat du Duc de Guise* ni à *Le Bargy*, Berthe Bovy tenait un rôle très important (la mère du soldat) il y a à peine cinq ans dans *Je l'attendrai* avec Corinne Luchaire.

Et accessoirement, il est regrettable qu'un certain nombre d'autres publications aient semblé capter délicatement l'article de Prèsent. A moins qu'il ne se soit agi d'un communiqué-traitaire, ce qui n'arrange rien pour personne... »

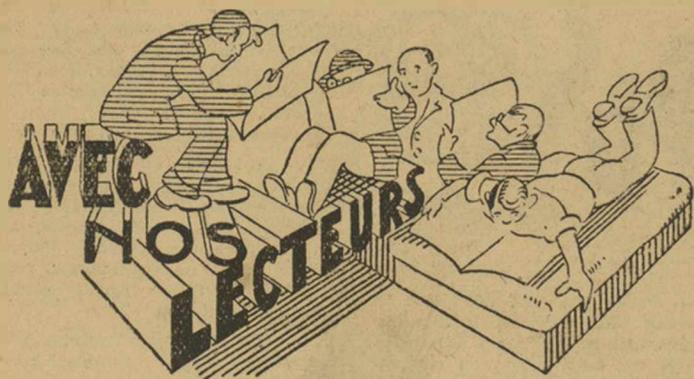
Plus heureux que nous, Perruchot a assisté aux manifestations en l'honneur de Louis Lumière à La Clotat. Et d'écrire imperturbablement dans *Le Film* :

Le 22 novembre, différentes manifestations se sont déroulées à la Clotat en l'honneur du grand savant français Louis Lumière. A 15 heures eut lieu l'apposition sur la gare de La Clotat d'une plaque commémorative... Ensuite, une conférence fut faite dans la salle de la Mutualité... »

Quel dommage, tout de même que les événements aient obligé à renvoyer sine die une fête aussi réussie... »

Et pan sur le bec ! Ceci se passe chez nous, pour nous apprendre, dans notre numéro de Noël, à la page consacrée aux hommes en habit, on a pu admirer un magnifique cliché de Michel Simon en veste blanche. Bien entendu, personne ne sait pourquoi, personne n'est responsable. Et notre secrétaire général d'insister qu'avec Michel Simon, il faut s'attacher à tout, et de nous citer à l'appui quelques histoires genevoises...

CHIRURGIEN-DENTISTE
8, Rue de la Darse
Prix modérés
Généraliste en 1^{er} Degré
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales



Jacques L. à Valence. — Nous n'avons pas assez de place pour insérer des nouvelles régionales, mais si vous arrivez à récolter des informations intéressantes et inédites nous les recevrons volontiers. Nous ne voyons guère comment vous pourriez apprendre un métier de cinéma en restant à Valence. Essayez de vous adresser au C.A.T.J.C. de Nice. Pour Blanche Brunoy, envoyez-nous une carte interzone, nous ferons suivre. De même pour Georges Rollin si c'est de lui que vous voulez parler, car il n'y a pas d'acteur du nom de Louis Rollin.

Roger B. à Cannes. — Ce prix est destiné à récompenser le meilleur dessin animé français terminé. Pour tous renseignements à ce sujet, adressez-vous à la Direction Générale de la Cinématographie Nationale, Hôtel Chamont, 76, Avenue des Célestins à Vichy.

Michel G. à Marseille. — Surveillez les programmes des établissements de première vision (Pathé-Palace, Rex, Studio, Majestic, Odéon) et vous saurez quand passent à Marseille les films qui vous intéressent. Nous ne pouvons pas vous le dire, car cela dépend d'un tas de circonstances et les projets changent souvent. En ce qui concerne les films de la deuxième catégorie ils sont tous interdits par la Censure, sauf *Le Joueur* et *Le jour se lève*. Pour la troisième question : ce rôle est coupé.

Annie J. à Toulouse. — Nous ne donnons pas d'adresses d'artistes et ne vendons pas de photos de films. Pour Edwige Fenech ou Pierre-Richard Willm, envoyez-nous des cartes interzone nous ferons suivre. Pour les photos, vous pourriez essayer chez Gyros-Film, 20, Cours Joseph-Thierry, Marseille.

Jimmy D. à Clermont-Ferrand. — Nous n'avons jamais entendu dire que Roland Toutain ait formé un orchestre swing ! Viviane Romano a été réellement découverte par Julien Duvivier (*La Bandière, La Belle Equipe*). Vous reverrez bientôt Jimmy Gallard dans *Mado* ou *Béatrice*.

G. B. à Montélimar. — Nous pouvons vous fournir ces numéros contre la somme de 10 fr.



Christian B. à Valence. — Nous ne répondons jamais par lettre. Jacqueline Delubac se trouvant à Paris, nous ne pouvons lui transmettre votre missive que nous gardons par conséquent en suspens. Voici la liste de ses principaux films : *Topaze, Pasteur, Le Mot de Cambronne, Bonne Chance, Les Pertes de la Couronne, Le Nouveau Testament, Remontons les Champs-Élysées, L'accroche-cœur, Bébé, Quadrille, Derrière la jeunesse, L'homme qui cherche la vérité, Jeunes filles en détresse, La Comédie du Bonheur, Fièvres*. Vous la verrez certainement dans d'autres productions nouvelles.

R. à Lyon. — Votre abonnement a été noté. Pour écrire à Fernandel, envoyez-nous une lettre, nous lui ferons suivre.

Lila V. à Cusset. — Lettre transmise.

Jean M. à Valence. — On peut toujours avoir une idée bonne pour un film. Mais pour écrire réellement un scénario prêt à être tourné, il est absolument indispensable de connaître le cinéma. Il faut bien se mettre dans la tête que l'amateurisme n'est pas valable dans ce métier-là. Vous avez pu lire dans notre dernier numéro l'article *Construire un Film* qui répond dans une certaine mesure à vos questions. Il

Les Programmes à Marseille

SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Chasse à l'Homme.
 Camera, 112, La Canebière. — Jenny Lind.
 Capitole, 134, La Canebière. — La Duchesse de Langeais.
 Central, 90, rue d'Aubagne. — Grison.
 Cinévog, 36, La Canebière. — L'Assassin habite au 21.
 Club, 112, La Canebière. — Naples au Baiser de Feu.
 Comœdia, 60, rue de Rome. — Mon Curé chez les Riches.
 Lacydon, 12, Quai du Port. — La Fugue de M. Petterson.
 Madeleine, 36, Avenue Foch. — Six petites filles en blanc.
 Majestic, 57, rue St-Ferréol. — Sergent Berry.
 Noailles, 36, rue de l'Arbre. — L'Arlésienne.
 Phocéac, 36, La Canebière. — Mister Flow.
 Roxy, 32, rue Tapis Vert. — Le Tigre du Bengale.
 Studio, 112, La Canebière. — Sergent Berry.

Il y a eu des concours de scénarii. Il n'y en a pas pour l'instant, heureusement. Ce genre de compétitions est toujours décevant autant pour les participants que pour les organisateurs et il est rare que cela révèle quelqu'un. Envoyez-nous ce que vous avez écrit dans cet ordre d'idées, nous pourrions alors vous conseiller utilement.

Joseph R. à Aix-en-Provence. — En lisant votre lettre, nous sommes obligés de nous incliner devant la haute opinion que vous avez de votre œuvre. Mêlez-vous de cette satisfaction. Dites vous aussi que d'autres en ont fait avant vous et enfin, prenez pour vous ce que nous répondons à Jean M. C'est un métier d'écrire un scénario. Il n'est pas question de vous mettre en relation avec quelqu'un qui tournera votre scénario, le cinéma ne se fait pas en deux coups de cuiller à pot. Par contre, envoyez-nous votre œuvre et si elle nous paraît réalisable, nous la soumettrons à des maisons de production susceptibles de s'y intéresser.

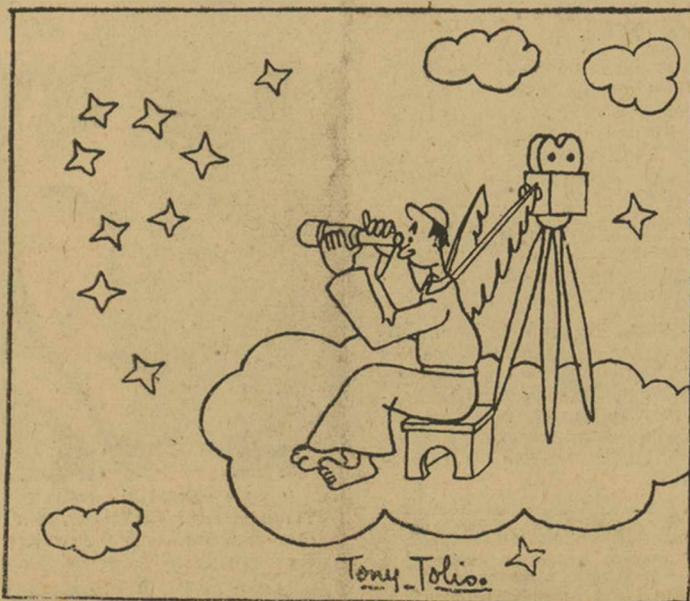
G. Ch. à Avignon. — Les adresses de nos correspondants sont rigoureusement confidentielles. Par contre, envoyez-nous une lettre timbrée, nous compléterons l'adresse et la ferons parvenir.

Roger G. à Montferrand. — Votre lettre prouve que vous n'avez aucune idée de ce qu'est le métier puisque vous vous étonnez de voir des vedettes tenir des rôles de « vulgaires personnages ». Que croyez-vous donc que ce soit qu'être comédien ? Incarner uniquement des beaux messieurs bien propres ?... En ce qui concerne les questions matérielles, cela semble bien simple : il faut vivre, boire, manger, dormir. Cela coûte de l'argent et il ne faut pas compter que l'acteur qui se lance trouve dans ce métier le nécessaire pour vivre. Nous continuons donc à croire que vous vous bercez d'illusions et risquez un cruel réveil si vous persistez. *Les Galles de l'Escadron* était un film interprété par Raimu, Fernandel, Henry Roussel et Jean Gabin dans un petit rôle, il date de huit à neuf ans.

Jeannie S. à Cavaillon. — Déclément, les aspirants auteurs de scénarios deviennent aussi nombreux que les aspirants vedettes. C'est presque préférable parce que c'est moins grave. Ainsi, vous aussi... Envoyez toujours, mais attention, nous répondrons avec une entière franchise. Ce sera peut-être un peu décevant, car c'est difficile de « faire un film » comme vous dites.

Jeannette U. à Salon. — Mais non, nous n'avons jamais dit que pour faire sa carrière dans le cinéma il fallait aller à Nice voir un metteur en scène. Vous imaginez ce que serait la vie de ces gens-là, car vous êtes quelques dizaines de milliers à vous faire des illusions et à vous croire destinés pour « faire du cinéma ». Laissez bien tranquille les metteurs en scène, ils ont des films à faire — en principe. Nous avons dit que c'était un métier qu'il fallait apprendre. Quant à vous, il semble que vous pouvez bien attendre quatre ou cinq ans et si vous voulez commencer à faire du travail utile, prenez une grammaire et apprenez à lire et à écrire correctement français... Après cela on verra si vous pouvez le parler devant une caméra.

EDEN - STUDIO.



— Je déniche des étoiles comme le terrien Marc Allégret...